

Léanne Vachon
Les mains tremblantes

Je me réveille en sursaut, le souffle coupé, les mains tremblantes. Je sens des larmes couler sur mes joues, mais je n'ai aucune idée pourquoi.

— Maman, dis-je avec beaucoup de difficulté. Maman...

Ma mère, qui était couchée sur le divan-lit inconfortable, se lève aussi vite que possible. Elle marche tranquillement vers mon lit étant donné qu'il fait complètement noir dans notre petite chambre. Maman vient me serrer très fort contre et m'aide à retrouver une respiration plus normale. Je lui prends la main pour la garder assez proche le temps de voir si ça va reprendre.

J'ouvre difficilement les paupières, comme chaque matin depuis deux semaines, avec un déjeuner aussi répugnant que des orteils de pieds. Des toasts brûlées, des céréales et des fruits trop mûrs sont déposés sur ma petite table. D'habitude, j'aurais mangé tout mon repas, mais ce matin, je n'ai vraiment pas faim. Ma mère et moi restons silencieuses pendant quelque temps en repensant au moment qui s'est passé cette nuit. Je crois bien que ça nous a affecté toutes les deux.

Quelques petits coups se font entendre à la porte, les mêmes médecins (le médecin spécialiste, le pédiatre, les deux internes), qui sont là depuis le tout début, entrent dans ma chambre. D'un seul coup, ça recommence, ma respiration devient courte et mes mains commencent à trembler. Ma mère comprend tout de suite se passe. C'est exactement comme la nuit passée, mais encore plus intense. Les docteurs nous

regardent tous pendant que maman me calme, mais ils comprennent ce que j'ai. Elle leur fait signe de sortir pour que je puisse reprendre mon souffle.

Ma mère sort de notre chambre après que je me suis remise sur pied pour leur conseiller, ou plutôt leur demander d'entrer un par un pour que je ne refasse pas une crise. Les

Médecins obtempèrent. Ils nous annoncent ce qui va se passer aujourd'hui comme chaque jour depuis les deux dernières semaines.

Tous les matins sont les mêmes: prise de sang, attente des résultats, la visite des infirmières, les spécialistes qui reviennent avec mon bilan sanguin. Cependant, on dirait que depuis quelques jours, c'est beaucoup plus difficile. Les nuits sont plus courtes, les matins pénibles, les crises d'anxiété de plus en plus fortes, les cheveux qui commencent à partir... c'est en se levant le matin qu'on regarde notre oreiller et qu'on remarque que ça tombe. Le brossage de cheveux qu'on fait de moins en moins. Même plus besoin de s'attacher les cheveux pour manger. Je passe la main dans mes cheveux châtain et des mèches restent accrochées à mes doigts. C'est comme si une partie de moi était en train de partir. C'était cette partie-là qui me stressait le plus et voilà où on en est, ça arrive !

Mon père vient prendre la relève pour les deux prochains jours pour donner une toute petite pause à ma mère. À l'hôpital, elle dort très peu. Maintenant, c'est au tour du paternel. Les crises de panique en plein milieu de la nuit, tôt le matin, tard le soir, quasiment toutes les heures. J'espère au plus profond de mon âme que ça ne va pas durer pour le restant de ma vie.

On se lève pour aller prendre une petite marche à l'extérieur de la chambre. Une grande sortie père-fille jusqu'à la salle de jeux pour choisir une série de films à

écouter. Après 10 minutes d'arguments pour savoir ce qu'on écoute, je gagne avec *Divergent*.

J'ai un drôle de sentiment dans mon ventre en revenant vers la chambre. En poussant la porte, j'ai l'impression que mes jambes vont me lâcher à tout moment. Les mains moites et tremblantes, la respiration difficile, les larmes aux yeux. La grosse panique monte dans mon corps au complet. J'ai peur. Extrêmement peur. Mon père remarque que ça ne va pas du tout. Il vient vers moi directement en prenant mes mains pour me rassurer. La crise d'anxiété est vraiment intense, plus que les autres. J'ai l'impression que je pars, que je vis dans un autre monde. Mes jambes vont me lâcher si ça continue et je vais m'écrouler par terre.

En moins de deux jours, ça fait plus que dix crises de panique que j'ai, ça me fatigue et mes parents s'inquiètent, mais les médecins nous ont dit qu'ils ne pouvaient rien faire.

« Il faut juste attendre que ça passe ». C'est une phrase qui revient souvent. « Je sais que c'est très difficile à voir, à régler, mais la meilleure chose à faire, c'est attendre et être présent pour votre enfant ». C'est le conseil de mon médecin et de l'infirmière qui s'occupent de moi. Et je suis en plein milieu de traitement de chimiothérapie. Avec le nombre de médicaments que je prends déjà en ce moment, en prendre encore plus serait trop. Je crois que les effets secondaires des pilules contre l'anxiété vont juste empirer ceux que j'ai avec les traitements.

Mon père et moi avons fini notre film et décidons de commencer le deuxième en mangeant de la pizza avec des olives, du fromage et beaucoup de concombres. Eh oui, un drôle de mélange, mais c'est le meilleur. Pour une fois, je suis relaxe, je ne pense pas à mes crises, au stress et à la peur d'avoir mal quelque part. Je suis juste heureuse d'être en compagnie de mon papa préféré. On vient juste de commencer à manger et écouter le film que le meilleur ami de mon père entre dans ma chambre.



— Bonjour madame l'athlète !

Il a toujours été comme un deuxième père pour moi depuis que je suis toute petite. Et même depuis que je suis tombée malade, il a été encore plus présent et ça me fait du bien de le voir plus souvent, le savoir proche de nous si quelque chose arrive. Le seul problème, c'est qu'il ne sait pas que je fais des crises de panique et je ne veux pas le rendre encore plus inquiet.

Comme si ce moment était trop beau pour être vrai, trop tranquille pour que rien n'arrive. Je commence à avoir de la difficulté à respirer. Mes mains tremblent de nouveau, mes jambes menacent de lâcher chaque seconde, mes larmes me montent aux yeux. Je ne veux vraiment pas que mon deuxième papa me voie dans cet état.

Mon père, qui connaît déjà le problème, vient me rejoindre aussi vite que possible pour me calmer. Son ami, en revanche, ne sait pas du tout quoi faire, il est inquiet, il a peur, il est stressé. C'est exactement pour ça que je ne veux pas qu'il soit témoin d'une crise. Je veux qu'il me voie encore comme la fille forte, la fille qui combat un cancer du sang, la fille qui n'abandonne pas. Mais là c'est trop tard. Je ne me cache plus et je ne veux plus rien lui cacher.

J'ai remarqué ce changement depuis que je prends le fameux médicament. Il me fait manger plus, mon goût commence à changer, mais en particulier mon anxiété. Le coupable, c'est le Décadron... l'anxiété, c'est sa faute ! Avec la diminution des traitements, les effets secondaires diminuent. Les grosses poches de liquide remplissent de chimiothérapie et les tonnes de médicaments restent encore. Une journée à la fois, une heure à la fois et parfois une minute à la fois, c'est ma devise !